

MARLIÈRE Éric
Sociologue
Chercheur associé
CESDIP UMR 8183 (CNRS-Ministère de la Justice - UVSQ)

« JEUNES DE CITÉS » : ENTRE EMANCIPATION ET DOMINATION

Résumé :

Les transformations économiques et sociales qui marquent la fin de la « banlieue rouge » et de ce que l'on appelait la « culture ouvrière », les enfants de la dernière génération d'ouvriers à Gennevilliers. La place de ces jeunes, fils d'ouvriers et d'immigrés (pour la plupart), est plus que remise en cause dans une société post-industrielle qui exige d'autres compétences que celle d'être ouvrier à l'usine. L'intérêt de cette étude ethnographique est de montrer les différentes trajectoires de ces jeunes mais aussi les stratégies qu'ils mettent en place dans une société en mutation. Car, si l'on remarque des dénominateurs culturels communs (islam, pratiques traditionnelles héritées de la communauté rurale, culture ouvrière ...), ces jeunes connaissent en fonction de l'âge, du niveau d'étude et des différentes origines régionales des familles, des trajectoires différentes à l'image des sept groupes observés dans l'espace résidentiel d'une cité populaire

Le thème traitant des « jeunes de banlieue », de « jeunes de cité » ou « jeunes issus de l'immigration » doit son pathétique à des distorsions qui naturalisent sa perception dans le discours commun. L'objet « jeunes de cité » renvoie à la culture des dominés et ce rapport de domination, d'une certaine manière, relativise les diversités culturelles et les trajectoires plurielles ; les jugements des sociologues échappent parfois aux dérives du misérabilisme et du populisme mais oblitèrent les stratégies multiples des acteurs observés en milieu populaire¹. Les « jeunes de cité » sont appréhendés comme un ensemble d'individus occupant des positions analogues et soumis à des dispositions semblables, ce qui « naturalise » en quelque sorte la perception du jeune habitant les « quartiers sensibles ». Il serait donc utile d'adopter une nouvelle démarche afin de mieux comprendre la nature des formes de socialisation concernant les jeunes évoluant dans les « quartiers sensibles »². C'est dans cette posture intellectuelle que nous avons réalisé un travail ethnographique sur une cité H.L.M. d'un ancien quartier de « banlieue rouge ». Ainsi, nous avons pu constater que les pratiques culturelles de ces jeunes sont nettement plus polymorphes et complexes³. La réalité observée dans le territoire local d'une petite cité populaire infirme en partie ce regard homogénéisant et montre, au contraire, la manifestation d'une pluralité de « modes de sociabilité » dans un espace résidentiel situé à quelques kilomètres de Paris.

Une première hypothèse de recherche formulait l'idée implicite que le monde ouvrier et le système social qui l'accompagne disparaissent progressivement au début des années 1980. Or, depuis l'entre-deux-guerres le développement exponentiel d'usine voit arriver tout le siècle une population ouvrière qui organise des manières de vivre et modes de représentations sociales et politiques. Durant soixante ans la « banlieue rouge » dans ce quartier constitue en quelque sorte l'encadrement des métallurgistes et leurs enfants jusqu'à l'ouvrier « par destination » que constitue le travailleur immigré des régions du Maghreb. Une seconde avance l'idée que les jeunes observés résidant dans la même cité n'occupaient pas l'espace local de la même manière. À mesure de l'avancée de l'enquête, l'examen des pratiques spatiales de ces jeunes nous orientait vers l'idée d'une fragmentation des rapports sociaux entre ces jeunes ; le constat de l'existence de plusieurs groupes spécifiques évoluant au cœur de cet espace résidentiel mais dans différents lieux nous apparaissait de plus en plus légitime. Cependant, une troisième et dernière hypothèse orientait nos travaux, de manière contradictoire avec la précédente, sur la piste non seulement de l'homogénéité culturelle que véhiculent ces jeunes entre eux - autour de traditions familiales, d'un passé ouvrier et de l'islam notamment - mais également sur le sort spécifique que la société dans son ensemble leur réserve. La question est alors de savoir dans quelle mesure nous sommes amenés à observer des trajectoires différentes mais paradoxalement à constater des pratiques culturelles communes. Cette opposition dichotomique problématise ainsi la nature complexe et contradictoire des rapports sociaux qui peuvent exister parmi les « jeunes de cité » désignés trop souvent comme un ensemble commun, homogène et uniforme.

Le corps de ce papier est le résultat d'un travail d'observation des pratiques résidentielles d'environ 120 jeunes. Durant cinq années, nous avons réalisé une enquête qui consistait à suivre les jeunes dans les halls d'immeubles, dans la rue, sur les terrains de football ou dans des activités nocturnes dans la capitale. Nous avons noté plusieurs manières d'investir l'espace en raison de divisions spatiales matérialisées en groupes plus ou moins distincts de jeunes. Ces différents groupes - visibles d'entrée pour un observateur attentif dans l'espace résidentiel - agrègent un ensemble de jeunes aux propriétés sociales similaires. Ces

¹ C. GRIGNON, J.-C. PASSERON, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard, 1982.

² E. SANTELLI, « Les jeunes et leur quartier. Vers une nouvelle approche », *Agora*, n°27, 2002, p. 132-144.

³ Ce travail vient ponctuer une enquête réalisée dans le cadre d'un travail de thèse qui a fait l'objet d'une publication. Cf. É. MARLIÈRE, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.

groupes sont constitués de jeunes habitant la cité qui ont un ensemble de trajectoires ou de propriétés communes : la classe d'âge, le niveau scolaire, l'aptitude à exercer ou pas des « activités » délinquantes, les origines familiales⁴. Ces groupes, bien entendu, ne sont pas hermétiques et encore moins immuables⁵ mais la pratique spatiale observée permet de reconstruire des trajectoires sociales spécifiques en fonction de critères objectifs. De même, l'existence d'une pratique culturelle commune est tangible dans les manières de vivre de ces jeunes notamment dans les manifestations culturelles (période du Ramadan, fêtes de l'Aïd, mots empruntés aux dialectes issus du Maghreb) ou symboliques (*hexis* corporel proche d'une « culture de rue », compétition vestimentaire avec les vêtements de marque, référents communautaires locaux) et les représentations sociales (regard cynique porté sur les institutions, désenchantement envers le politique). Ce travail tente de mieux appréhender la nature complexe des rapports sociaux qui se manifestent dans un espace public et urbain investi par les jeunes appartenant aux milieux populaires.

I / DES METALLURGISTES DE L'ENTRE-DEUX-GUERRES AUX « JEUNES DES CITES » DE LA FIN DES ANNÉES 1990

Le développement du quartier étudié coïncide avec l'avènement du monde industriel au début du 20^e siècle. Les premiers habitats collectifs des métallurgistes, symbolisés par la construction dans les années 20 de la cité H.B.M. du 74, marque l'implantation des ouvriers venus pour travailler dans les usines situées à proximité ici. Ces nouveaux ouvriers de la banlieue, paysans devenus inutiles dans les campagnes, s'acheminent vers les villes pour répondre aux besoins de main-d'œuvre dans la banlieue parisienne en développement. Les premiers locataires du 74, ceux de l'entre-deux-guerres, ont connu de grandes difficultés quant à leurs conditions de vie : faible pouvoir d'achat, problèmes d'adaptation aux modes de vie urbain, position sociale de dominés à l'usine qui s'accroît avec le Taylorisme. Ceci débouche fréquemment sur des luttes menées contre le patronat et les forces de l'ordre.

Au début des années 50, l'amélioration des conditions de vie, même toute relative chez les ouvriers, ouvre pour les habitants du 74 des perspectives de pouvoir d'achat et de consommation plus importantes. Et même si les luttes illustrées par les grandes grèves de la fin des années 40 ne sont pas étrangères à ce « progrès social », l'ouvrier du 74 ne dépend que des conjonctures économiques car l'usine régit les modes de vie des salariés : les promotions professionnelles, la formation interne à l'entreprise, les augmentations de salaires sont soumises à l'appréciation de la hiérarchie de l'usine. A la fin des années 50, les ouvriers qualifiés sont les premiers à bénéficier des progrès sociaux : ils épargnent davantage, achètent des produits de consommation tels que la télévision ou le réfrigérateur et partent en vacances dans des hôtels loués par les comités d'entreprises. Leurs modes de vie s'éloignent progressivement de ceux de leurs aînés, les « métallo-pionniers » du 74 de l'entre-deux-guerres.

Le début des années 70 marque un tournant dans l'histoire de la cité ouvrière. Une partie des locataires installés depuis la construction du 74 n'hésitent pas, lorsqu'ils le peuvent, à quitter la cité ouvrière jugée alors vieillissante. Ces logements construits voici 50 ans sont progressivement occupés par une population immigrée originaire d'Afrique du Nord. A

⁴ La provenance familiale est aussi d'une importance majeure dans la construction de la sociabilité parmi ces jeunes. En effet, il est fréquent de rencontrer des jeunes regroupés en majorité en raison de leurs origines familiales : par exemple des jeunes de provenance de Kabylie ou des jeunes issus de l'immigration marocaine. De manière plus générale, tout observateur averti dans les lieux publics constatera que les jeunes issus de l'immigration d'Afrique noire forment des groupes spécifiques sans forcément se mélanger avec les Maghrébins.

⁵ Nous entendons par immuable le flottement qui peut exister chez certains jeunes susceptibles de passer d'un groupe à l'autre et des fluctuations liées à des conjonctures qui construisent ces jeunes.

l'image de la précédente, cette « nouvelle population » reste ouvrière et ses conditions d'existence rappellent celles des premiers locataires de l'entre-deux-guerres. Habitant des logements délabrés, occupant des postes délaissés à l'usine par les ouvriers français et soumis aux conditions juridiques liées à l'immigration, les nouveaux locataires du 74 connaissent une situation économique et sociale difficilement enviable. A cheval entre deux cultures, celle du pays d'origine et celle de l'atelier, le travailleur immigré est aussi confronté au début des années 80 à la crise économique. L'immigré, en tant qu'ouvrier, arrive plus ou moins à supporter sa condition tant qu'il la perçoit comme bénéfique financièrement et surtout provisoire. Mais, ce provisoire devient définitif avec le regroupement familial en 1974.

Au début des années 90, l'ancienne cité ouvrière est démolie au profit d'une rénovation qui permet la construction de deux nouveaux immeubles plus petits (en hauteur) et nettement plus confortables. Au fur et à mesure le quartier change d'aspect urbanistique ; l'activité tertiaire (banque, bureaux, communication ...) remplace le monde industriel provoquant l'arrivée d'une population que l'on peut qualifier de « petite classe moyenne ». Pour la première fois de son histoire, la cité rénovée, voit l'installation d'une population étrangère au monde ouvrier. A la veille de l'an 2000, le quartier des G. ne ressemble en rien à ce qu'il était 20 ans plus tôt : un quartier de « banlieue rouge ». Même si la nouvelle cité H.L.M. a amélioré les conditions d'habitat, les « primo-migrants » et leurs enfants ainsi que les familles ouvrières françaises qui sont restées, se voient confrontés à la disparition du monde ouvrier, un monde pour lequel ils étaient venus vivre en ce lieu voici plusieurs décennies.

A travers cette petite chronique historique locale de quelques ouvriers venus s'installer au 74 pour travailler dans les industries métallurgiques de la région parisienne, nous observons que la « destinée ouvrière » ne peut être séparée du développement économique local. L'activité industrielle constitue la toile de fond historique de ces populations venues travailler dans les usines de la commune. Le « mouvement ouvrier » local avec ses engagements, ses luttes ou ses résignations (notamment depuis les années 80 ici) ne peuvent être séparés de la conjoncture économique et donc de la « santé » des industries. Les changements économiques survenus au milieu du 19^e siècle et qui avaient permis au « mouvement ouvrier » de se mettre en avant dans l'entre-deux-guerres n'est plus d'actualité. Les récentes évolutions industrielles ont mis un terme à cette histoire : la désindustrialisation du quartier des G. a définitivement mis fin au monde ouvrier local.

Et les conséquences inhérentes à ces transformations, parfois rapides et violentes, s'illustrent par le chômage, « l'exclusion », la précarité mais aussi la violence, le grand banditisme et l'individualisme pour ne citer que ces phénomènes. Les effets sociaux se matérialisent dans la désorganisation sociale de la vie du quartier au milieu des années 80. Car si les « primo-migrants », installés depuis les années 70 dans la vieille cité ouvrière, ont plus ou moins échappé au sort funeste de la fin du monde ouvrier en bénéficiant de plans sociaux et de pré-retraites, leurs enfants, les jeunes issus de l'immigration, sont touchés de plein fouet par ces mutations économiques qui les excluent du marché du travail mais aussi de la société. Ces enfants d'immigrés, fils d'ouvriers qui ne peuvent plus être ouvriers, voient leur destin remis en cause en raison de la disparition des usines auxquelles ils étaient destinés. Perçus comme inutiles voire dangereux pour l'ordre social et public, ces jeunes désignés comme indésirables par les nouveaux enjeux politiques et économiques sont jugés le plus souvent « inemployables » par les institutions. Cette situation qui les met en difficulté influe non seulement sur leurs destinées économiques et sociales mais aussi sur leurs modes de sociabilité des « jeunes de cité ». Et ces transformations se révèlent comme causes de leurs pratiques culturelles, des pratiques en quelque sorte, qui constituent la trame générale de cette enquête ethnographique sur la dernière génération ouvrière du lieu que nous allons aborder plus en détail à l'instant.

II / UN ESPACE RÉSIDENTIEL COMPOSÉ DE SEPT GROUPES DE JEUNES

Ces groupes se constituent d'un ensemble de jeunes qui ont des pratiques de sociabilité et des propriétés semblables en fonction des classes d'âge, du parcours scolaire, des origines familiales, des trajectoires plus ou moins délinquantes ou encore des intérêts communs pour la religion. Ces rassemblements sont révélateurs de la fragmentation du *lien social* à travers les pratiques spatiales observées mais ils sont exacerbés sous forme de groupe par le fruit d'une construction idéaltypique pour mieux comprendre la réalité sociale observée⁶. Le premier groupe, que nous nommons les *anciens*, rassemble les individus les plus âgés qui occupent l'espace résidentiel. Âgés de trente-cinq à cinquante ans environ, ce groupe constitue certes une entorse à la définition de la jeunesse. Il est composé de jeunes nés au Maghreb (notamment pour les plus âgés), de jeunes issus de l'immigration – pour plus de la moitié d'entre eux si on ajoute les individus nés au Maghreb –, de Français « de souche » et enfin pour moins d'un quart d'entre eux d'enfants d'Italiens, d'Espagnols ou de Portugais. Ces adultes, dont la plupart sont mariés et ont quitté la cité à la fin des années 1980, investissent l'espace nord de la cité HLM le week-end ou en soirée ; ils se rendent au stade pour voir jouer l'équipe qu'ils formaient voici quelques années et sont toujours férus de football. Ils font partie d'une génération un peu particulière : les plus âgés d'entre eux ont exercé un emploi ouvrier dans les usines métallurgiques du quartier, mais ont été aussi les premiers (dans le monde ouvrier local) à développer des stratégies les écartant de l'univers de l'usine ; entre appartenance ouvrière, petits boulots, études au lycée, activités indépendantes de commerce ou délinquance (vols à la tire, initiation aux premiers trafics de drogue, apprentissage dans les « techniques de braquage » pour les plus intrépides...) ; enfin, ils sont aussi les « pionniers » des pratiques culturelles qui caractérisent les « jeunes des cités » aujourd'hui : passion pour le football, entrées dans des carrières délinquantes voire dans le grand banditisme (pour une minorité), goût pour les tenues de survêtements Adidas ou Tacchini, l'envie de rester entre soi dans l'espace résidentiel local. Ils sont en quelque sorte les jeunes rencontrés par le sociologue F. Dubet lors du délitement des « banlieues rouges » datant du milieu des années 1980⁷. Ces jeunes, lorsqu'ils sont issus de familles en provenance d'Afrique du Nord conservent en partie les pratiques traditionnelles de leurs parents : ils sont les premiers à faire le Ramadan à l'école et dans le quartier⁸. Nés dans le monde ouvrier, ces jeunes dans les années 1980 sont contraints de s'adapter dans un contexte de déclin industriel qui en fait soit des délinquants, soit des toxicomanes⁹, soit les premiers intérimaires ou des salariés du tertiaire, ou encore les premiers animateurs et éducateurs de quartier.

Les *galériens trentenaires* forment un groupe plus jeune puisqu'ils approchent la trentaine en l'an 2000. Ils sont, pour la plupart, issus de l'immigration et il n'y a guère de

⁶ Ces groupes sont l'œuvre d'une observation empirique mais ils sont mythifiés afin de mieux se représenter les trajectoires diverses qui caractérisent le parcours de nombreux jeunes. Cependant, la construction de ces groupements, certes visibles sur le terrain, n'en est pas moins réductrice dans la mesure où la complexité des rapports sociaux fait que ces jeunes se reconnaissent autour de certaines « valeurs communes » ce qui vient ajouter au paradoxe de la nature complexe des rapports sociaux des jeunes adultes de la cité observée. Cf M. WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965, p. 113.

⁷ F. DUBET, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

⁸ Cette classe d'âge est aussi une « génération » meurtrie car ils symbolisent en quelque sorte la déception de la marche pour l'égalité au début des années 1980 et localement, un tiers d'entre eux, ne dépasseront pas la trentaine en raison soit des morts violentes ou des décès causés par le Sida et la toxicomanie, mais également par des activités délictueuses parfois importantes et périlleuses.

⁹ Une partie de ces jeunes connaissent un sort funeste et ne dépassent pas la trentaine au début des années 1990. M. KOKOREFF, « Faire du business dans les quartiers. Éléments sur les transformations socio-historiques de l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviance et Société*, 24, 4, 2000, 403-423.

prédominance entre les enfants originaires de familles marocaines ou algériennes¹⁰. Ces jeunes occupent également l'espace nord, lieu où se trouvent les cafés et la rue, quotidiennement et de manière plus intensive que les *anciens*. La plupart n'ont pas réalisé de bonnes études : les deux tiers d'entre eux sortent de l'école sans diplôme. Ils ont grandi à l'ombre des *anciens* les plus délinquants, aujourd'hui décédés. Moins téméraires, moins bagarreurs et surtout moins audacieux que leurs aînés¹¹, ces jeunes vont se lancer dans des activités de petite délinquance entre trafic de cannabis, recel et moments de « galère » ; une partie d'entre eux y ajoutent la technique apprentissage de la « défonce¹² » pour s'évader d'un univers local jugé chaotique. Mais à la veille de l'an 2000, la trentaine approchant, les plus soucieux de leur avenir tentent de trouver un travail pour sortir de cette impasse. Ce groupe apparaît à l'époque, de plus en plus hétéroclite, en raison d'une bifurcation des trajectoires entre ceux qui restent de petits délinquants ou « intermittents » du travail et ceux qui cherchent et trouvent progressivement du travail.

Les *musulmans pratiquants* ont le même âge que les *galériens trentenaires*. Mais, à la différence de ces derniers, ces jeunes fréquentent l'espace sud – territoire local où se trouvent les salles de prières - en fonction des horaires des prières. Les *musulmans pratiquants* ont également adopté une tenue vestimentaire spécifique avec barbe, kamis et pantalon remonté jusqu'aux chevilles. La moitié d'entre eux ont effectué des études supérieures dans les sciences dites dures à l'université. L'instruction acquise à l'université est un moyen d'appréhender du savoir pour ces jeunes qui revendiquent une pratique plus littéraire et « littérale » du Coran et de la *sunna*. Ce groupe a la particularité d'être composé de jeunes qui ont une pratique régulière de la religion musulmane. Ils exercent les 5 piliers de la religion musulmane ; le premier pilier de l'Islam, à savoir l'acte de foi *shahada*, est une attestation de croyance qui place Dieu au centre de l'univers ; le second, l'exercice de la prière *salat* est accompli 5 fois par jour et témoigne de sa soumission à Dieu ; les 3 piliers restants que sont le jeûne du ramadan, l'aumône et le pèlerinage sont obligatoires mais s'appliquent selon les temps du calendrier liturgique musulman. En fait, l'exercice de la prière est la pratique symbolique qui différencie un *musulman pratiquant* d'un autre jeune qui se réclame de confession musulmane dans l'espace résidentiel. L'espace local est donc un support territorial de pratiques religieuses pour ce groupe qui approche la trentaine mais qui se voit comme le nouvel « ennemi de l'intérieur » en raison d'une stigmatisation grandissante à l'encontre de sa pratique religieuse.

Les *invisibles*¹³ comme leur nom l'indique n'investissent pas l'espace résidentiel de manière régulière. Ils sont absents du territoire, ils ne « traînent » pas en bas de la cité et sont visibles dans l'espace de proximité uniquement lorsqu'ils vont en cours ou au travail. Ils sont par conséquent des « jeunes de cités » qui vivent loin des cités. À la différence également des autres groupes de jeunes qui se révèlent physiquement dans l'espace résidentiel, ces jeunes ne forment pas un groupe en tant que tel : ils sont le fruit d'une construction qui les rassemble à

¹⁰ Néanmoins, petit à petit un sous-groupe semble se créer dont la particularité est de se reconnaître autour d'une origine algérienne avec tout ce que cela comporte de souvenirs, de mémoire post-coloniale, de nationalisme. Cette « reconstruction » se fait en partie contre la société d'accueil mais également au détriment des enfants issus de familles marocaines.

¹¹ Quelques *anciens* de cette cité HLM étaient connus localement comme de véritables voyous de « l'ancienne école ». Parmi ces délinquants notoires, cinq étaient fichés au grand banditisme dans les années 1980.

¹² Cet apprentissage de la « défonce » se résume dans ce contexte à apprendre à rouler et à fumer un joint avec la « dignité » du fumeur qui sait se tenir, à savoir montrer qu'il n'a pas fumé du cannabis. Cf. S. AQUATIAS, « Cannabis : du produit aux usages, fumeurs de haschisch dans des cités de la banlieue parisienne », *Sociétés Contemporaines*, 36, 1999, pp. 53-66.

¹³ Les *invisibles* sont des jeunes de la cité observée en voie d'insertion sociale et professionnelle en raison d'un bon niveau scolaire, d'une « bonne présentation » et qui se sont éloignés des pratiques de sociabilité des autres jeunes d'où leur invisibilité dans l'espace public local.

travers la variable spatiale - leur invisibilité dans l'espace public local. Ces jeunes, pour la moitié d'entre eux, sont issus de l'immigration maghrébine et pour l'autre moitié, ils sont soit enfants de Français « de souche », ou d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais et même d'Antillais. Les trois quarts de ces jeunes se sont engagés dans des études longues – des grandes écoles pour les plus ambitieux aux diplômes de troisième cycle - ce qui les contraint à mener une vie que l'on peut qualifier « d'ascétique ». Ils fuient à la fois « l'univers de la cité » et les vestiges du monde ouvrier en s'orientant dans des études longues ou des projets professionnels ambitieux¹⁴. Néanmoins, ils restituent dans d'autres milieux sociaux (au travail, à l'université, etc.) l'atmosphère sociale de la cité qu'ils cherchent, paradoxalement, à fuir lorsqu'ils rentrent chez eux. C'est pourquoi la majorité de ces jeunes ont un parcours de funambule, se situant dans un clivage permanent entre monde professionnel (parfois chez les cadres) et jeunesse passée dans une cité de banlieue.

Plus jeunes, les *Marocains en voie d'insertion sociale* ont entre 22 et 25 ans à l'époque de l'enquête. Ces derniers investissent l'espace sud – la coulée verte et l'allée piétonne notamment – et sont originaires pour les trois quarts de familles en provenance des campagnes d'Agadir. Ils ont poursuivi ou font, pour la plupart, des études supérieures courtes comme l'illustrent les nombreux parcours pour l'obtention d'un BTS ou d'un DUT. Ces trajectoires témoignent d'une volonté de concrétisation professionnelle efficace et rapide dans un marché du travail qui connaît une reprise certaine à l'époque¹⁵. De plus, ces jeunes ont une pratique spatiale plus ou moins intensive en fonction des horaires de cours, des petits boulots mais également des sorties, des « plans soirées » entre cinéma, discothèque et réception plus privée chez des amis « étrangers au monde des cités ». Ils sont issus pour la plupart de familles en provenance du Maroc et conjuguent plusieurs activités parfois proches des autres « jeunes de cité » mais aussi éloignées en raison d'une insertion professionnelle progressive autour d'études, de petits boulots et d'un développement des sociabilités étrangères à leur milieu social. D'origine rurale du Maroc par la famille et ouvrière par destination par le père, ces jeunes cumulent, de manière stratégique diplômes, relations extérieures à la cité et activités sociales qui les amènent plus rapidement que leurs aînés à trouver une place dans la société et le marché du travail.

Les *kabyles déviants* ont à peu près le même âge que les Marocains du groupe précédent et, comme leur nom l'indique, ils sont issus majoritairement de familles en provenance de Kabylie (un peu plus de la moitié), le tiers restant étant constitué de jeunes issus de l'immigration marocaine et tunisienne. Moins importantes dans cette cité, les familles d'origine algérienne principalement de Kabylie sont paradoxalement les plus nombreuses avec 5 familles de onze enfants. L'ensemble de ces jeunes a des pratiques spatiales très différentes de celles du groupe précédent ; les *kabyles déviants* évoluent dans l'espace central de la cité où se situe la cour et les halls d'entrée : leur présence dans les cages d'escaliers révèle un certain trafic de cannabis et d'autres activités illégales. Ces jeunes investissent l'espace résidentiel à la manière des *galériens trentenaires* dans la mesure où ils se lèvent tard, occupent les halls d'entrée de manière intensive à partir de 14 heures pour se coucher vers 2 heures du matin. Mais ces jeunes, à la différence de leurs aînés, parfois grands frères biologiques - conjuguent activités légales ou illégales, comme l'atteste l'inscription de certains d'entre eux dans des sociétés d'intérim ou des emplois à temps partiels (sandwicherie, garage, surveillance et gardiennage). On note une flexibilité plus importante dans les activités quotidiennes par rapport aux aînés qui suivirent les carrières délinquantes comme les *anciens* dans les années 1980 ou les *galériens trentenaires* voici quelques années.

¹⁴ Transfuges de classe, pourrait-on dire, ces jeunes restent perçus dans d'autres milieux comme des jeunes nés en banlieue défavorisée.

¹⁵ Nous sommes à la fin des années 1990.

Les *jeunes majeurs* sont les plus jeunes adultes à occuper l'espace résidentiel en tant qu'individus ayant atteint la majorité juridique. À la différence des deux groupes précédents, il n'y a pas de réelles prédominances en matière d'origine familiale, même si les enfants de familles algériennes sont un peu plus nombreux que ceux issus de l'immigration marocaine. On note également la présence de Français dits de souche ainsi que des enfants de couple mixte¹⁶. Ces jeunes investissent également l'espace de la cour mais dans un hall différent de celui occupé par les *kabyles déviants*. Ils sont également présents de manière très régulière dans l'espace local même s'ils se lèvent plus tôt et rentrent à des heures moins tardives que les *galériens trentenaires* et les *kabyles déviants*. Ces jeunes ne sont pas véritablement sortis du cycle de l'adolescence, ce qui explique leur présence à la fois plus turbulente et surtout plus massive que les autres groupes de jeunes. Les *jeunes majeurs* n'ont pas encore véritablement fait un choix de carrière puisqu'ils sont au carrefour des décisions à prendre en matière de destinées futures : l'avenir se construit dans une sorte d'alternative temporelle entre l'école, les petits boulots, le trafic de cannabis voire les activités de recel. Ces activités contradictoires se côtoient, s'alternent et se concurrencent mais traduisent un réel désir de participation à la société de consommation. Cette ambition les pousse à cumuler plusieurs activités sans rapport les unes avec les autres (petits trafics, investissement scolaire jusqu'au bac général, intérim, conflits avec la police, animation ...) ¹⁷.

III / UN ESPACE SEMI-PUBLIC RÉGI PAR DES CODES CULTURELS SPÉCIFIQUES

La mise en valeur de ces groupes soulève alors la question de la nature des rapports sociaux qui peut exister parmi ces jeunes. Nous pouvons également affirmer, et ce de manière contradictoire avec ce qui vient d'être dit à l'instant, qu'il existe des comportements identiques parmi ces jeunes quel que soit le groupe. Ainsi, la plupart des jeunes rencontrés dans cet espace résidentiel se réfère à la fois aux traditions rurales des pays du Maghreb, à un islam réinterprété dans le contexte urbain et post-industriel, à une maîtrise des codes culturels et institutionnels de la société française et, enfin, à une consommation matérielle parfois ostentatoire. Ces jeunes sont donc influencés par plusieurs «systèmes de valeurs» qui s'imbriquent, se concurrencent et se juxtaposent pour définir les codes culturels qui sont les leurs. Les règles communes observées par chaque jeune malgré les différences de niveau d'étude, d'âge, ou encore de l'origine migratoire, sont déterminantes dans la construction des identités et des manières d'être. L'espace territorial de la cité est un espace social où l'interconnaissance est déterminante dans la manière de se construire et de se situer par rapport aux autres ; ces jeunes ont grandi ensemble et connaissent des modes de socialisation identique. La prise en compte d'une histoire commune autour d'un passé migratoire et ouvrier des parents, mais également d'un cadre social autour d'un territoire commun, espace physique où s'est déroulée leur jeunesse est d'une importance capitale. Les règles communes fonctionnent comme de véritables codes de sociabilité et configurent en quelque sorte l'ensemble des rapports sociaux locaux : elles sont un «cadre d'expérience»¹⁸ et

¹⁶ Mère française, père maghrébin.

¹⁷ Ces trois derniers groupes ont connu des contextes de socialisation différents de ceux des trentenaires ; ils ont grandi dans un quartier post-industriel et se sont socialisés dans un contexte économique et politique qui les éloigne définitivement des destinées ouvrières de leurs parents, ce qui semblait moins évident pour les *anciens* ou même les trois groupes de trentenaires évoqués *supra*. La plupart d'entre eux, qui ont atteint la majorité juridique vers la fin des années 1990 (pour les plus âgés), bénéficient alors à la fois d'une conjoncture de reprise économique lente mais évidente à l'époque et aussi d'un quartier entièrement restructuré sur le plan urbanistique qui efface toutes traces physiques du monde ouvrier.

¹⁸ Nous faisons appel au concept de «cadre primaire» défini par Goffman comme un contexte où les champs d'application se définissent en fonction du lieu, des règles et des lois propres aux groupes qui occupent l'espace ici. Ceci donnant un aspect sacré au cadre qui unit les jeunes dans cet espace résidentiel. E. GOFFMAN, 1991, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, p. 30.

d'interprétation qui régissent les représentations sociales. Loin d'être anomiques, les rapports sociaux de ces jeunes sont donc normés par des règles tacites mais néanmoins structurantes dans leur manière de vivre et de penser le monde.

Cette mainmise symbolique de la tradition et de la religion sur les conduites fait de l'espace public de la cité, un territoire soumis à des codes culturels qu'il est difficile de transgresser sous peine de s'exposer aux quolibets ou à l'exclusion. Ces codes de sociabilité sont au cœur d'enjeux symboliques spécifiques où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune. Les rôles joués par le «charriage» et l'humour sont symptomatiques : les «vannes», sous des traits à la fois humoristiques et imagés, s'avèrent être les principaux outils du contrôle social exercé par les pairs. Les manières de parler, les façons d'utiliser les mots forment une structure sémantique et grammaticale – expression performative associée à des capacités de débits de mots rapides – manifestent une recherche d'efficacité instantanée, de compétitions symboliques et de concurrence oratoire dont l'émulation de soi est la principale motivation¹⁹. L'enjeu essentiel est alors le respect de codes culturels facilitant l'estime de soi et des autres à travers des vestiges symboliques de la «culture de rue» que sont la dignité, la fierté et l'honneur²⁰. Bien entendu, il existe des nuances importantes selon les groupes que nous avons distingués, mais il est quasiment impossible pour un jeune de se démarquer de certains de ces codes²¹. Tout ce qui remet en cause la dignité personnelle est à proscrire : se mettre à danser dans l'espace local en écoutant de la musique passe pour une action humiliante ; être en colère sans montrer un minimum de virilité dans ses attitudes corporelles peut se réduire à de la « bouffonnerie » ; raconter ses déceptions amoureuses peut faire passer un jeune pour un sentimental – chose à éviter dans cet espace résidentiel très masculin, méditerranéen qui exprime des rapports souvent asymétriques avec le sexe féminin²². Ces jeunes façonnent leurs comportements afin d'être bien perçus par les autres et doivent surtout apprendre à ne pas «perdre la face»²³. Pour cacher ce qui pourrait être appréhendé ici comme une faiblesse, ils se doivent de préserver leur intimité : ils sont notamment contraints à des stratégies de dissimulation pour cacher toute relation amoureuse. La peur du jugement collectif local est l'une des principales causes de conformation aux codes ; le camouflage, la dissimulation voire le mensonge, font partie intégrante du comportement de l'ensemble des jeunes et de leur construction identitaire : protéger à la fois ses intérêts mais aussi se préserver des ragots est vital pour conserver son honneur et sa réputation²⁴. Ces codes de sociabilité montrent que les pratiques culturelles sont au cœur d'un «investissement symbolique»²⁵ spécifique où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune afin de préserver des modes de vie communautaires²⁶.

Les représentations sociales véhiculées par les pratiques culturelles que l'on vient d'évoquer, prennent une dimension supplémentaire lorsque l'on observe le rapport conflictuel qu'ont ces jeunes avec les institutions d'une manière générale. Quels que soient l'âge, le

¹⁹ W. LABOV, *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minuit, 1973.

²⁰ P. BOURGOIS, *En quête de respect, Le crack à New York*, Paris, Le Seuil, 2001.

²¹ Les codes de sociabilité peuvent sensiblement varier d'une cité à l'autre ou entre banlieues populaires.

²² H. LAGRANGE, *Les jeunes, le sexe et l'amour*, Paris, Syros, 1999.

²³ J. PITT-RIVERS, *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, 1997.

²⁴ C. CALOIROU, *Sauver son honneur. Rapports sociaux en milieu défavorisé*, Paris, L'Harmattan, 1990.

²⁵ Les pratiques de sociabilité de ces jeunes adultes constatées autour de la présence masculine, du langage emprunté à des notions de l'islam, des tenues du corps autour de la virilité, du sport et de la compétition, de la pratique alimentaire entourée d'interdits religieux, prennent sens dans un support de mobilisation d'action, de pratiques, de discours autour d'intentions symboliques associant valeurs «méditerranéennes» et culture «ouvriéro-musulmane» Cf. P. LANTZ, *L'investissement symbolique*, Paris, PUF, 1996.

²⁶ Nous ajoutons un petit bémol en ce qui concerne le groupe des *invisibles* qui rassemble les jeunes dont les propriétés les éloignent plus que tous les autres des traits de cette «culture» locale et commune. De même, les *musulmans pratiquants* tentent eux-mêmes de se soustraire aux contraintes traditionnelles en se référant à un islam plus littéraire et orthodoxe.

niveau d'étude ou les trajectoires, ces jeunes posent un regard très particulier sur la société avec des attitudes teintées de distance, de méfiance, voire d'hostilité envers les institutions d'une manière générale²⁷. En effet, le déclin du passé industriel local accompagné de transformations parfois violentes (restructuration du quartier, déclin du monde ouvrier) a perturbé les modes de vie de la population immigrée et ouvrière qui y réside développant ainsi un sentiment de persécution collective. Ceci explique, d'une certaine manière, l'hostilité qui anime ces jeunes face aux institutions, la police ou encore les élus ; la perception qu'ils en ont, vision cynique et inquiète du monde social qui les entoure est liée à un ensemble de processus historiques où racisme, discriminations scolaires ou encore persécution policière font partie de la vie de ces jeunes : cinq jeunes dans la cité étudiée étaient fichés au grand banditisme au cours des années 1970 et 1980, ce qui éclaire en partie les rapports tendus et conflictuels avec la police bien avant les « émeutes urbaines » aujourd'hui médiatisées ; au début des années 1980, suite à la mise en place des DSQ²⁸, le quartier va connaître le développement important d'associations et d'institutions chargées de s'occuper de la jeunesse mais le tissu associatif à la fin de la décennie 1980 s'essoufflera en raison de « récupération politique » et de malversations individuelles ; la première guerre du Golfe et la construction de l'image médiatique et institutionnelle des « jeunes issus de l'immigration » prétendus alliés objectifs de Saddam Hussein en 1991 ; les arrestations de certains « barbus » par la DST.²⁹ dans le quartier en 1995 ; la transformation urbanistique ainsi que la rénovation de la cité remettent en cause la présence ouvrière et immigrée de ces jeunes dans le quartier qui les a vu naître et grandir. Enfin, ces transformations entraînent également une inflation massive des loyers et des impôts locaux ce qui s'avère désastreux pour des familles populaires en réelles difficultés compte tenu de la désindustrialisation locale. Ces jeunes perdent les repères territoriaux passés (traces physiques de l'espace ouvrier) et ne peuvent se projeter dans l'avenir (arrivée des activités tertiaires et de bureau) en raison notamment d'une précarité qui touche d'abord les fractions des « classes populaires » les plus fragiles. La perception qu'ont ces jeunes de la société s'inscrit dans un historique où la persistance d'un conflit latent structure leur manière d'aborder les institutions³⁰.

Nous pouvons ajouter à cet héritage culturel passé – aussi bien local que familial et migratoire – l'impact non négligeable de la société de consommation et le rôle croissant de l'importance de l'école au sein des familles populaires et immigrées³¹. Les pratiques consuméristes autour de vêtements de marque ou de voitures haut de gamme sont un élément commun de distinction locale parmi ces jeunes. En effet, l'objet est devenu synonyme de réussite sociale parmi ces jeunes et la recherche de gains financiers montre que, d'une manière générale, ils sont également des « adeptes » - à l'image de la société française - de la compétition consumériste. Nous pouvons également ajouter dans cette adhésion collective à la « société de consommation » la pratique sportive qui génère le « culte de la performance »³², recherche de l'esthétisme et volonté de puissance. Les jeunes de la cité étudiée, dans ce domaine, dans une certaine mesure ne montrent finalement guère de différences sensibles

²⁷ É. MARLIÈRE, « Le sentiment d'injustice chez les jeunes d'une cité HLM », *Société et jeunesse en difficulté*, n° 2, 2006, p. 1-22, (<http://sejed.revues.org>); L. MUCCHIELLI, « Le rap de la jeunesse des quartiers relégués. Un univers de représentations structuré par des sentiments d'injustice et de victimation collective », in M. BOUCHER, A. VULBEAU, *Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 325-355.

²⁸ Développement Social des Quartiers.

²⁹ Département de Surveillance du Territoire.

³⁰ On pourrait ainsi parler d'un sentiment de destin commun « à géométrie variable », en raison des différences de parcours scolaire et d'âge.

³¹ B. LAHIRE, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/seuil, 1995.

³² Le développement du narcissisme, du culte du corps, de la concurrence par la réussite sociale et la compétition par la compétition voire A. EHRENBURG, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

avec le reste de la population française. De plus, la démocratisation scolaire apparaît comme la principale variable objective et explicative de la formation des groupes observés au sein de cet espace résidentiel. En d'autres termes, l'institution scolaire serait à l'origine de la répartition de ces groupes dans l'espace local - hormis la variable de l'âge qui socialise un certain nombre de jeunes à un moment précis. En effet, la variable scolaire apparaît comme la résultante des distributions spatiales où les carrières scolaires et le capital culturel construisent des trajectoires communes. Le capital scolaire détenu est à la base de la constitution des différents groupes et de la répartition des jeunes dans la cité. Pour reprendre la construction typologique exposée dans cet article, à la réussite scolaire (enseignement supérieur long) correspondent trois possibilités : l'acculturation des *invisibles* qui se traduit par la désertion des espaces publics de la cité, l'accès aux carrières sociales ou politiques d'une partie des *anciens*³³ et le refus ostentatoire des *musulmans pratiquants* à la recherche d'une alternative idéologique, spirituelle et culturelle ; aux réussites médianes (bac professionnel au bac plus deux) correspondent les *Marocains en voie d'insertion* professionnelle rapide ; aux situations d'échec scolaire (sans diplôme, CAP, BEP), sont associés les *galériens trentenaires* et les *kabyles déviants* qui connaissent une carrière délinquante éphémère et des périodes de « galère » plus ou moins intense alors qu'une autre partie des *vétérans*³⁴ lancés dans une carrière de « délinquance professionnelle » ne dépasseront pas l'âge de trente ans³⁵. C'est sans aucun doute la prise en compte de la variable scolaire qui nous permet de transposer ces groupes locaux à l'ensemble des trajectoires rencontrées par les jeunes de cité d'une manière générale.

La spécificité du passé migratoire, notamment pour les enfants «héritiers de l'immigration», est sans aucun doute un critère objectif de distinction entre les «jeunes de cités» observés et les autres notamment dans l'incapacité de construction d'une mémoire post-colonial³⁶. De même, les rapports des jeunes de banlieues issus de l'immigration avec les pays d'origine des parents sont un facteur de construction de soi et des négociations identitaires parfois très complexes et contradictoires³⁷. C'est pourquoi la notion de pratique culturelle couplée à l'étude des représentations sociales nous renvoie à la complexité ontologique des acteurs dont les stratégies et les manières peuvent fluctuer selon les lieux et les interlocuteurs et orienter également nos conclusions vers l'idée que ces jeunes sont également des acteurs avec leurs complexités et leurs contradictions³⁸. D'origine familiale étrangère, ni ouvriers, ni immigrés, ces jeunes qui évoluent en milieu populaire, symbolisent en quelque sorte les changements de la société française en posant la question de l'existence d'une société multiculturelle avec des pratiques syncrétiques qui leur sont spécifiques mais à la fois également communes à l'ensemble de la population française.

CONCLUSION

L'enquête réalisée auprès de jeunes d'une cité se déroule entre la fin des années 1990 et le début des années 2000. Cette période a son importance dans la mesure où la

³³ Ceux qui ont participé à la marche des Beurs pour l'égalité et qui ont entrepris par la suite des formations d'encadrement social ou d'animation.

³⁴ Ceux qui sont entrés dans des processus de délinquances dans les années 1970 et 1980.

³⁵ Concernant les *jeunes majeurs*, leur biographie est trop courte pour voir se dessiner des carrières, même si l'on constate à leur majorité des fragmentations en raison des aspérités ou des projets individuels.

³⁶ A. HAJJAT, *Immigration postcoloniale et mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2005.

³⁷ É. MARLIÈRE, « Les jeunes des cités en visite au «bled». «Ennemis de l'intérieur» en France et «touristes étrangers» au Maghreb », *Hommes & Migrations*, n°1262, 2006, p. 99-113 ; E. SANTELLI, « Les enfants d'immigrés algériens et leur pays d'origine : modes de relations économiques et professionnelles », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 15, n° 2, 1999, p. 141-156.

³⁸ B. LAHIRE, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1999.

décomposition du monde ouvrier s'est terminée quelques années auparavant et que nous amorçons alors une nouvelle ère que nous nommons «post-industrielle». La question de l'avenir des enfants d'ouvriers et d'immigrés (pour la plupart) se pose avec d'autant plus d'acuité que ces derniers ne peuvent être ouvriers – en raison de la désindustrialisation locale qui voit la fermeture du dernier atelier de la plus importante usine du quartier en 2006³⁹ - et peinent à devenir des salariés. C'est pourquoi, ces jeunes sont obligés de s'adapter à une société en mutation rapide et de développer des stratégies multiples. Les différentes trajectoires, quels que soient le groupe et l'âge, se révèlent être les conséquences sociales de la fin du monde ouvrier local. Les différentes formes de réussite scolaire, les manières d'investir l'espace résidentiel changent d'un jeune à l'autre. Les sept groupes révèlent d'une certaine manière l'existence de plusieurs trajectoires qui vient nuancer la perception homogène du «jeune de cité» où l'on retrouve des processus divergents tels que l'ascension sociale, la réussite scolaire, l'entreprise de soi par l'investissement religieux ou à l'opposé marginalité, exclusion et délinquance. Cette fragmentation de l'espace social nous montre que les parcours sociaux de ces jeunes ne sont pas figés et que les pratiques culturelles sont plus diverses et hétérogènes qu'elles peuvent paraître au premier abord.

Néanmoins, leur espace local - territoire d'interconnaissance car tous les jeunes et moins jeunes se connaissent -, et ce paradoxalement avec les différences de parcours constatés, est fondé sur un parcours migratoire familial similaire, marqué par une appartenance à un même monde ouvrier local aujourd'hui disparu, avec un système de valeur proche du monde rural, méditerranéen et maghrébin dans un quartier post-industriel de banlieue parisienne. Cette situation génère chez les jeunes en quelque sorte une forme de sentiment s'apparentant à la « communauté de destin » : une communauté réglée par un ensemble de pratiques de sociabilité lisibles dans l'espace résidentiel. En effet, ces jeunes ont développé une forme de répertoire culturel commun qui régit leur mode de vie à travers des règles formelles et des codes implicites. Cet ensemble de règles plus ou moins rigide selon les groupes présents dans l'espace résidentiel se réfère à l'islam (Ramadan, fêtes religieuses), aux traditions ruralo-maghrébines (application des traditions, respect voué aux parents, aux frères aînés, à la sœur et à la famille) mais aussi aux usages que je qualifierais plus largement de méditerranéens (culture de l'honneur et absence des femmes dans l'espace résidentiel fréquenté par les jeunes) tout en se référant à des variantes de la culture dite populaire (moquerie, charriage). Ces codes de conduite en commun peuvent certes varier fortement d'un groupe à l'autre mais on constate une perception commune de la société ; résistance envers la police, méfiance à l'égard des institutions d'encadrement (association de quartier, travail social, institution d'insertion professionnelle...) et distance par rapport à ce que ces jeunes estiment être les institutions. En effet, beaucoup d'entre eux se sentent épiés, surveillés voire en danger sur le territoire français car ils se perçoivent comme source de danger et de conflit développant ainsi une vision pessimiste de la société. Pour les jeunes observés dans la cité et qui sont sans diplôme, les processus d'exclusion sont sans aucun doute un moyen pour comprendre les chemins dans la délinquance, la marginalité ou encore la mort ; le phénomène de discrimination est important pour appréhender les parcours difficiles de certains enfants d'ouvriers et d'immigrés diplômés ; la mise en lumière de la « galère » est essentielle pour cerner les processus de marginalisation dont les plus en difficultés font preuve ; enfin, être Maghrébin né en France complique sensiblement le sort qui est déjà réservé au monde populaire aujourd'hui. Et cette complexité observée de manière empirique nous invite à dépasser le clivage communauté/fragmentation formulée à l'instant et à nous questionner sur le sens des modes de vie qui semble caractériser cette jeunesse des quartiers populaires.

³⁹ Pour plus d'informations lire le récit de deux syndicalistes de l'usine en question, livre qui comprend une préface du sociologue Michel Verret. Cf B. MASERA, D. GRASON, *Chausson : une dignité ouvrière*, Paris, Syllepse, 2004.

BIBLIOGRAPHIE

- S. AQUATIAS, « Cannabis : du produit aux usages, fumeurs de haschisch dans des cités de la banlieue parisienne », *Sociétés Contemporaines*, 36, 1999, pp. 53-66.
- P. BOURGOIS, *En quête de respect, Le crack à New York*, Paris, Le Seuil, 2001.
- C. CALOGIROU, *Sauver son honneur. Rapports sociaux en milieu défavorisé*, Paris, L'Harmattan, 1990.
- F. DUBET, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.
- A. EHRENBERG, *Le culte de la performance* Paris, Calmann-Lévy, 1991.
- E. GOFFMAN, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991.
- C. GRIGNON, J.-C. PASSERON, *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Gallimard, 1982.
- A. HAJJAT, *Immigration postcoloniale et mémoire*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- M. KOKOREFF, « Faire du business dans les quartiers. Eléments sur les transformations socio-historiques de l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviance et Société*, 24, 4, 2000, 403-423.
- W. LABOV, *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, Paris, Minuit, 1973.
- H. LAGRANGE, *Les jeunes, le sexe et l'amour*, Paris, Syros, 1999.
- B. LAHIRE, *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1999.
- B. LAHIRE, *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*, Paris, Gallimard/seuil, 1995.
- P. LANTZ, *L'investissement symbolique*, Paris, PUF, 1996.
- É. MARLIÈRE, *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- É. MARLIÈRE, « Les jeunes des cités en visite au «bled». «Ennemis de l'intérieur» en France et «touristes étrangers» au Maghreb », *Hommes & Migrations*, n°1262, 2006, p. 99-113.
- É. MARLIÈRE, « Le sentiment d'injustice chez les jeunes d'une cité H.L.M. », *Société et jeunesses en difficulté*, n° 2, 2006, p. 1-22, (<http://sejed.revues.org>).
- B. MASERA, D. GRASON, *Chausson : une dignité ouvrière*, Paris, Syllepse, 2004.
- L. MUCCHIELLI, « Le rap de la jeunesse des quartiers relégués. Un univers de représentations structuré par des sentiments d'injustice et de victimation collective », in M. BOUCHER, A. VULBEAU, *Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 325-355.
- J. PITT-RIVERS, *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, 1997.
- E. SANTELLI, « Les enfants d'immigrés algériens et leur pays d'origine : modes de relations économiques et professionnelles », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Volume 15, n° 2, 1999, p. 141-156.
- E. SANTELLI, « Les jeunes et leur quartier. Vers une nouvelle approche », *Agora*, n°27, 2002, p. 132-144.
- M. WEBER, *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965.